NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

63 N° 3 1936

Esprit d'expérience érotique

François PAPILLON

p. 269 - 291

https://www.nrt.be/fr/articles/esprit-d-experience-erotique-3549

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« ESPRIT D'EXPÉRIENCE ÉROTIQUE »

Après avoir essayé de caractériser l'immoralisme de Gide et le danger de Proust, après avoir analysé cette décomposition de la personnalité qui symbolise l'école moderne, il faudrait, par une brève promenade à travers la littérature que l'on retrouve en bien des foyers catholiques, tâcher de définir « *l'esprit d'expérience érotique* » particulier au roman contemporain. Un esprit, donc un ensemble de tendances plus ou moins diffuses, que l'on trouvera rarement à l'état pur, qui, même, ne sont pas nécessairement explicites pour ceux chez qui elles se manifestent, tant elles peuvent être mêlées à d'autres d'ordre purement artistique. Elles-mêmes sont intégrées dans un ensemble vivant; aussi le schématisme nécessaire à toute définition risquera-t-il de les déformer un peu; on s'en excuse par avance, mais on tâchera de se borner à des exemples et de réduire les fils conducteurs à un minimum indispensable. De cette rapide enquête, on ne tirera aucune condamnation absolue contre des auteurs ou des libraires parfois fort respectables par ailleurs, mais on pourra comprendre un peu mieux qu'il serait vain de se garer des grands foyers d'infection si l'on absorbe sans scrupule le poison dilué; que les noms les plus considérés ne garantissent pas nécessairement les œuvres qu'ils recouvrent de la contagion du paganisme.

I. Du *non conformisme à l'immoralisme.*

Il est un conformisme avilissant; une honnêteté et une moralité paresseuses, où le respect de l'ordre est surtout inertie et peur de la lutte; où l'enfant sage et bon garçon a vingt fois moins de mérite et de valeur, dans sa vertu de surface, que le camarade moins estimé malgré des efforts plus énergiques. Il est des familles, surtout quand n'y règne pas une piété sérieuse, où l'éducation donnée aux enfants est d'un formalisme froid, s'occupant davantage de la fidélité aux rites innombrables de la vie de société que d'une formation personnelle profonde.

Vérités incontestables mais qu'il est trop facile de déformer en les généralisant indûment. Gide avait représenté la vie de famille comme un carcan, la morale traditionnelle, surtout religieuse, comme une abominable duplicité, l'une et l'autre intolérables pour l'épanouissement de la personnalité, et il prêcha « l'immoralisme». Il a malheureusement fait école. Émile Henriot demeure presque seul à célébrer « les vertus bourgeoises », et nombreux sont ceux qui, de tous les coins de l'horizon, nous donnent les assujettissements de la famille comme des contraintes odieuses, la morale traditionnelle comme une tyrannie conservée jalousement pour étayer l'édifice caduc des conventions sociales; pour eux la seule attitude vraiment humaine est le libre épanouissement de la personnalité dans l'élan vital, le naturel, le spontané..., etc. Donc tendance marquée à mettre en scène des parents exaspérants par leur despotisme intolérant et parfois leurs vices honteux; des gens vertueux par bêtise ou duplicité; des héros foncièrement vicieux mais doués de toutes les qualités capables de les rendre sympatiques.

Feuilletons d'abord quelques romans de M^me^ André Corthis, collaboratrice de la *Revue des deux Mondes* et de la *Petite Illustration* et qui mérite la faveur du public par un style très pénétrant et très chaud ainsi que par un don rare de mettre sur pied une histoire ingénieuse. Parcourons « *l'Entraîneuse* » (*L'Égarée* quand l'ouvrage parut dans la *Revue des deux Mondes* en 1923). Brigitte Lestaque s'est mariée trop tôt à un mari indifférent, occupé uniquement de ses affaires. Un jour, elle a fait la connaissance de Robert Saint Saulges, professeur de philosophie au lycée, qui lui a émancipé l'esprit et dit les mots qu'elle comprenait. Par un reste de pudeur bourgeoise, elle s'est refusée à lui, et le malheureux a péri très peu de temps après en mer, lors d'un voyage d'études en Amérique. Dès lors, elle vit avec lui dans sa pensée, tâchant de s'en inspirer et de la communiquer au plus de monde possible. Elle prêche qu'il faut se créer soi-même sans dépendre de qui que ce soit, laisser tomber comme des niaiseries tous les scrupules religieux, savoir

qu'on a le droit de disposer de son corps, etc... Elle le dit tout d'abord à Rosaire Beltram, jeune paysanne de Collioure, qu'elle a fait venir à Paris pour l'aider à développer son talent; en réalité pour la soustraire à l'influence chrétienne des parentes auprès desquelles elle a vécu jusqu'à vingt-six ans. La pauvre fille s'est donnée au premier venu, et, sa foi perdue, elle reste seule devant l'énormité de son péché que lui reproche tout son atavisme d'honnêteté. On craint qu'elle ne devienne folle, elle essaie de se suicider. Brigitte ne peut la rassurer, même en lui racontant les égarements de sa fille. Claude Lestarque, mettant intégralement en pratique les théories de sa mère, ose braver son autorité en s'affichant avec un homme marié déjà pourvu d'une maîtresse, et en s'enfuyant le rejoindre en Espagne. Récit d'une âpre beauté sur bien des points, mais qui laisse dans l'esprit une impression pernicieuse : la vie est terriblement douloureuse mais elle n'a qu'une grandeur : l'autonomie de l'individu, son indépendance de toute règle dont l'influence le diminuerait en restreignant sa liberté d'action.

Avec « *Pour moi seule* » paru en 1919 et son complément « *Le Merveilleux Retour* », venu seulement en 1935 : encore une analyse, pénétrante comme un fer rouge mais démoralisante dans la même mesure, d'une sensibilité malade, toujours en opposition avec le milieu honnête mais égoïste et mesquin de la petite ville où elle végète; qui finit, en agissant d'après sa fantaisie, en bravant toutes les traditions et toutes les convenances sociales, par trouver le bonheur stable auquel elle aspire. Fille d'un jeune industriel du Dauphiné, honni de sa famille pour sa mésalliance, et d'une maîtresse épousée longtemps après la naissance du premier enfant, Alvère Landargues est contrainte par la gêne de sa mère à revenir avec elle et sa sœur Guicharde habiter Lagarde, le berceau de son père, où vit encore sa grand-mère qui ne veut pas la reconnaître comme faisant partie de la famille. Elle noue avec son cousin François Landargues le seul héritier de la famille des relations d'amitié, manque de devenir sa maîtresse, et finit par agréer les hommages de Fabien Gourdon, médicastre de petite ville, qu'elle n'aime pas et en

qui tout la choque, mais dont elle accepte la demande par désir de nouveauté et pour sortir d'une vie sans issue.

Tout en lui l'exaspère et c'est pour elle une véritable torture de la sensibilité de le sentir si banal, si égoïste et si âpre au gain. Dans une période de détresse, le croyant déprimé par un crime commis dans l'exercice de sa profession, elle s'attache à lui; pour le consoler, elle va jusqu'à refuser l'amour que lui offrait Philippe Fabréjol, jeune propriétaire avignonnais qui rejoint désolé ses domaines d'Algérie. Elle se repent de sa dureté et est reprise d'un dégoût toujours plus intense pour son mari qui n'est que veule et n'a pas même assez de ressort pour être criminel.

Lui mort, exultante de se sentir libre, elle veut profiter des restes de sa jeunesse, fait à Marseille un voyage d'agrément pour se donner l'illusion de la grande vie. Par rivalité inavouée d'amour et d'influence, elle empêche le mariage de son cousin éloigné Romain de Buires avec Sabine de la Mûre, jeune fille honnête mais excentrique, dont il eût fait le bonheur, et qu'elle voue ainsi à accepter un autre amour beaucoup moins honorable. Durant ce temps Fabréjol a trouvé le moyen de venir s'installer près de Lagarde avec une maîtresse quarteronne, la fable de tout le pays. Alvère, au grand scandale de toute la société, va ostensiblement le voir dans un appartement qu'il a gardé dans la ville. Au moment où elle est presque fiancée avec Romain, elle s'évade pour aller passer la nuit dans ce ménage interlope à soigner la mulâtresse très souffrante; elle sent son cœur définitivement attaché à Fabréjol qu'elle épouse peu de temps après la mort de sa compagne. Ainsi, le bonheur et la vie normale, acquis de haute lutte en cherchant sans cesse la meilleure utilisation de soi-même en opposition avec la tradition et la société.

« *Le printemps sous l'orage* » (*Petite Illustration.* III, 14, 21, 28 avril 1934), c'est la jeunesse victime de l'égoïsme, de l'inconduite ou de la cupidité de parents indignes et réduite à se faire elle même dangereusement, dans le sens que l'on devine, un climat moral. Gérard Verne, étudiant, à la veille de partir pour

le service militaire, a un culte pour son père mort dix ans auparavant dans des circonstances mystérieuses dont personne ne veut lui parler (en réalité, il s'est suicidé par désespoir de l'inconduite de sa femme, maîtresse d'un voisin de campagne M. Migon). Sa mère est demeurée dans la même propriété au pays d'Avignon, en relations continuelles avec son ancien amant devenu son confident. Gérard vient passer ses vacances auprès d'elle; cette femme égoïste et bornée le jette entre les bras de Reine, la fille de Migon, mariée, ou plutôt vendue par lui, pour sortir de misère, à Léon Pourcieux, capitaliste jouisseur et député radical, qui en fait son esclave. Entre les deux jeunes gens, l'idylle qui, malgré tout, ne dépasse pas ce que permettent les convenances mondaines, les porte cependant à se cacher et à prendre des rendez-vous clandestins.

Sur ces entrefaites arrive en Avignon Adeline Verne, la sœur du disparu, éloignée depuis le décès; Gérard, malgré la surveillance assidue de sa mère, essaye en vain d'extorquer des confidences à sa tante. M^me^ Verne, se croyant trahie par sa belle-sœur et folle de colère, dévoile tout à son fils. Exaspéré, celui-ci s'éloigne définitivement, se rejette un moment vers Reine Pourcieux, elle même désemparée, dont il a déjà obtenu le consentement. Brusquement, avec l'inconstance de la fièvre, il l'abandonne pour rejoindre Dominique Lancastre, une camarade de Paris qui passe par Avignon et lui raconte ses malheurs. Fille de divorcés, elle demeure auprès d'une mère remariée qui a oublié tous ses devoirs sacrés à son égard. Le second mari de celle-ci, jouisseur blasé, ne lui a jamais dit un mot ouvertement, mais ses yeux en disent plus que toute parole et il l'espionne furieusement, se rendant tous les jours plus odieux. Cette Dominique, singulière à Paris par la liberté de ses manières et de ses principes et toujours hautaine, vient chercher secours auprès de Gérard, lui demander de la garder contre son beau-père et contre elle-même, en venant s'installer, de façon à la voir tous les jours, près d'une maison, qu'avec ses deux compagnons, elle va habiter dans la forêt des Maures. Il accepte, prévoyant bien que l'équipée ne se terminera pas en

toute chasteté, et tout endolori par avance de la peine que son départ va causer à Reine.

Le roman se termine sur les lignes suivantes : « Aventures nécessaires... Douces et douloureuses préparations à la grande aventure de vivre. L'immense avenir à ce carrefour qu'il entrevoyait, ouvrait son rayonnement de voies multiples, brumeuses encore, grondantes : « Vouloir!..., se répétait-il..., oui. Et que ce vouloir s'appelle la bonne volonté! ». Le long des maisons endormies, il lui semblait que la sonorité de son pas était à réveiller de tous les sommeils ». On a déjà entendu la même fanfare. C'est le claquement de la liberté, heureuse de prendre conscience d'elle et de ses possibilités indéfinies, considérant comme une intolérable monstruosité tout ce qui prétend, en quoi que ce soit, la contenir ou l'entraver.

Les honnêtes gens, chez André Corthis, sont tous petits, vaniteux et cupides, ou insignifiants jusqu'au ridicule. La bonne Guicharde, la sœur d'Alvère, est le dévoûment et l'honnêteté même, mais ne songeant qu'aux bénéfices des récoltes et, par ailleurs, d'une telle simplicité que sa sœur a honte de voyager avec elle. Fabien Gourdon est vaniteux et égoïste, mais il n'en est que grotesque, tandis que, partageant l'agacement de sa femme, nous sommes naturellement exaspérés par lui.

Et les tyrannies des parents ou des maris légitimes. Le métayer Vincent Roux bat sa femme, et lui inflige toutes les avanies possibles durant plusieurs années, jusqu'au moment où exaspérée elle le quitte à jamais. (*M^me^ Firmin. Revue des deux mondes*, 15 décembre 1917). La vieille Mélanie Grimeaud, par avarice, paresse et sécheresse de cœur, veut empêcher le mariage de sa fille et, quand celle-ci est séparée de son mari, elle exploite sans pitié, jusqu'à usure, les forces de la malheureuse Félice (*Revue des deux Mondes*, 1^er^ et 15 octobre 1918). Migon valet de Pourcieux et sa complice M^me^ Verne nous sont déjà connus, ainsi que l'indignité morale des parents de Dominique Lancastre, et la raideur hautaine de la vieille M^me^ Landargues, la grand'mère d'Alvère, qui ne manquerait pas la messe du dimanche, mais déteste son fils à

cause de sa mésalliance et le déshérite en lui donnant tout juste cent mille francs, à condition de ne plus entendre parler de lui et de sa famille. Au point de vue littéraire, les colères du vieux père Badaroux apoplectique et tyrannique mériteraient une mise en relief spécial, mais elles ne nous apprendraient rien, du point de vue qui nous occupe car nous connaissons déjà la méthode (1).

Face à cette galerie, très en relief aussi, celle des insoumis, comme par hasard doués d'une moralité foncière, par laquelle ils sont singulièrement attachants. En face du vide et de la sécheresse, la droiture et toutes les virtualités de la vie (en

(1) « *La nuit incertaine* » (*Revue des Deux Mondes*, 15 Avril-15 Mai 1930) est le malaise profond de deux époux à cause du despotisme apoplectique et coléreux du vieux père Badaroux, qui, sous prétexte que l'argent vient de lui, impose sa présence et son avarice sordide à son gendre et à sa fille. Excédé, Bernard Grèves s'enfuit auprès d'une ancienne maîtresse, Sylvie Mygennes, qu'il retrouve prosaïquement mariée à un propriétaire de vignobles. Repoussé par la jeune femme assagie, qui se déclare heureuse et est effrayée à la pensée de retrouver de nouvelles aventures, il rentre dans son enfer, mais a le bonheur de comprendre le cœur de sa femme, qui, jusqu'alors terrorisée elle aussi, n'a su lui dire tout son amour. Elle ose même lui confier l'existence d'un enfant qu'elle a eu toute jeune, dans une passagère liaison avec un officier. Après une assez longue hésitation, il se décide, pour répondre à la loyauté de sa femme, à aller chercher l'enfant chez la cousine où il était élevé. Le thème ne nous change guère de ce à quoi nous a habitués André Corthis. La vraie création de ce roman, c'est celle du vieux Badaroux, un être caricatural et monstrueux.

« Une grosse veine presque noire battait à la tempe, se gonflait de nœuds. Ravinés, épaissis, noyés de graisse et de sang, les grands traits montagnards soutenus par une puissante ossature gardaient encore quelque fermeté. Mais les épaules remontaient, le ventre s'étalait, semblait couler sa molle graisse jusqu'aux pieds énormes aux chevilles gonflées...

« Un seul mot dit par Badaroux, ou simplement son pesant regard, la seule vue de son crâne puissant et mal lavé, de sa grosse bouche, de ses ongles, le troublaient d'une violence dont le secret déchaînement faisait trembler...

« Il prit son gendre à témoin :

— Est-ce qu'elle ne s'est pas mis dans la tête de partir pour Collobrières ?.. Elle est folle, archi-folle... La paix !

Son gros poing frappa la table. Bernard fixa cette masse de veines et de graisse qui continuait de trembler sur la nappe. »

On pourrait continuer le tableau, mais ces quelques lignes suffisent pour qu'on se rende compte du dessein qui anime une telle description.

entendant par là aussi la satisfaction de la passion). Brigitte Lestaque magnifique de renoncement et de générosité, malgré ses théories immoralistes et antireligieuses; sa fille toute attachante de droiture et qui se lance dans les aventures pour vivre selon les théories maternelles; Alvère si humaine dans ses incertitudes et son enivrement de la liberté; Gérard Verne et Dominique Lancastre, deux victimes qui cherchent péniblement, et dont les égarements deviennent presque sympathiques, couverts par tant d'honnêteté spontanée. Derrière ces personnages de premier plan à l'opposition si puissante, la petite ville bien sage, dans la grisaille et l'étroitesse, avec ses commérages et ses conflits d'intérêts; comme un grincement exaspérant qui vous pousse aussi, à vous évader vers des horizons inconnus.

L'exemple d'André Corthis est typique; c'est la raison pour laquelle on l'a développé en détail. D'autres pourraient être apportés montrant tous un parti pris, plus ou moins arrêté, de battre en brèche la morale traditionnelle, et de revendiquer l'autonomie, la vie épanouie, la satisfaction de toutes ses tendances. La méthode employée sera toujours la même : un décor, une trame de vie aussi semblables que possible à ceux de tous les jours; des personnages que le lecteur aurait pu rencontrer, un héros principal aussi humain que possible; uniquement, de temps à autre, un léger coup de pouce pour que les événements coïncident avec l'impression que l'on veut produire.

Résumons, par exemple « *Adrienne Mesurat* » (Plon, 1927), œuvre de Julien GREEN, auteur américain qui a fait toutes ses études en France, et qui, à trente ans, a été sacré grand écrivain pour quelques remarquables romans d'analyse.

Une jeune fille de dix-huit ans, très sensible, très imaginative, qui a perdu le peu de religion appris jadis en pension, se voit réduite à exécuter les quatre volontés d'une sœur aînée, étroite, neurasthénique et geignarde. Elle est presque séquestrée par un père casanier et coléreux, dont la vie active s'est passée à

enseigner l'écriture dans un collège de Paris; qui, retraité, borne ses ambitions à être propriétaire d'une petite villa, à faire chaque jours ses promenades de bourgeois et à lire son journal, mais exerce contre ses filles les forces encore intactes de son tempérament sanguin. En réalité les sujétions d'Adrienne Mesurat ne diffèrent pas beaucoup par leur nature du lot commun des filles cadettes dans les familles de petite bourgeoisie; ce qui les rend intolérables, c'est leur continuité et leur intensité venant de l'égoïsme de Germaine, la sœur aînée malade, de l'étroitesse et de la brutalité de Mesurat.

En fait, la pauvre est dans un bagne véritable. Pour s'en évader, l'imagination travaille, lui faisant concevoir un irréalisable amour pour le docteur Maurecourt, médecin quadragénaire qu'elle n'a vu qu'une seule fois dans une promenade et qui a paru la regarder avec intérêt. L'esprit tournant à vide, la passion s'exaltera follement. Adrienne va rêver en cachette la nuit devant la maison de Maurecourt, se coupe fortement au bras pour faire venir le docteur; toutes ses ruses sont éventées et n'aboutissent qu'à une réclusion plus sévère. Sur ces entrefaites, Germaine s'enfuit dans une maison de repos tenue par des religieuses; colère folle du bonhomme Mesurat qui accuse Adrienne de complicité avec sa sœur, l'accable même de toutes les indignités, menaçant d'aller sur le champ faire une scène au docteur Maurecourt qui ignore tout de l'amour de la soupirante. Celle-ci affolée, perdant le contrôle de ses actes, pousse brutalement dans l'escalier son père, qui roule et se fend le crâne.

Des poursuites judiciaires peuvent être évitées, mais la pauvre enfant est toute seule contre les bavardages de la petite ville, avec son crime et sa sensibilité exaspérée. Aux prises d'une part avec une fille entretenue, une certaine dame Legras, sa voisine qui a deviné son secret, et, pour lui faire payer son silence, lui impose sa présence et finalement la vole. De l'autre avec Mademoiselle Maurecourt, la sœur du docteur qui tient le ménage de son frère, monte une garde attentive pour empêcher que ne lui parviennent les messages de la pauvre déséquilibrée, et vient la gourmander chez elle avec la dernière rudesse. (Natu-

rellement, on nous présente cette personne comme une excellente catholique : « Il n'y a pas de plus mauvaise femme. N'empêche que, le dimanche à la messe, il faut la voir, elle attrape l'hostie... » dit à son sujet la domestique).

Finalement, Adrienne dont l'amour grandit tous les jours, désemparée de ne pouvoir le satisfaire, sent monter en elle l'angoisse et sombre dans une complète folie.

Quoique l'histoire ne soit guère vraisemblable, nous sommes, grâce à la vérité des notations, plongés dès le début dans le cauchemar de cette sensibilité détraquée et nous vibrons avec elle; le danger est là. Les souffrances d'Adrienne, son amour, sa révolte, ne sont que des amplifications du rêve vague d'amour et de liberté qui hante beaucoup de jeunes cervelles; à peine sensible si l'on n'y fait pas attention, il peut s'élever à de déplorables paroxysmes, pour peu qu'on fournisse de la pâture à l'imagination, surtout une pâture de ce genre, qui favorise toutes les violences et plonge toujours plus avant dans le noir, en supprimant toute lumière religieuse ou spiritualiste.

Un tel degré d'horreur est rare, mais, ne l'oublions pas, l'immoralisme est avant tout un esprit. On en retrouve toutes les nuances dans une bonne partie de la production contemporaine. Depuis les plus fortes — comme dans le « *Champi Tortu* » de Gaston Chérau, où une jeune femme se trouve prise entre l'amour d'un jeune professeur de lycée et la tyrannie de son mari tuberculeux; pour fuir le bagne que constitue le devoir, elle va au péché —, jusqu'aux degrés à peine perceptibles.

« *Les Hauts Ponts* » dont J. de LACRETELLE vient d'achever la publication sont l'histoire d'un domaine perdu, puis racheté par les descendants du dernier propriétaire, puis perdu définitivement. Autour de ce motif central, toute une fresque de la société bourgeoise de province durant la fin du dix-neuvième siècle et le début du vingtième, peinte avec science, une discrétion, une finesse qui ont valu à l'ouvrage une approbation unanime (en mettant à part plusieurs scènes nettement

immorales). Il n'est pas question de contredire à ces éloges, mais la société est divisée en deux grands groupes. Les gens de moralité normale qui sont odieux d'étroitesse et d'égoïsme : Mademoiselle Carria, la maîtresse de piano, qui jalouse son élève et lui fait manquer deux fois les mariages qu'elle désire; Berthe de la Fontange qui, en annonçant au curé les infidélités de son mari, ressemble à une louve jalouse qui serait volontiers cruelle; Mademoiselle de Boiscourbeau qui domine son neveu Philippe Gillin et l'empêche de se marier avec Lise Darembert qu'il aime, parce que la grand-mère de celle-ci est une enfant naturelle, etc. Ceux vers qui va la sympathie de l'auteur, les immoraux qui cèdent à leurs passions : Jean de la Fontange qui courtise la mère et devient plus tard l'amant de la fille; l'inconsistante Sabine qui n'est que rêve et sensibilité, se laissant prendre langoureusement dès les premières avances; Alexis, le petit fils sensible et rêveur, qui s'éprend de la petite bohémienne. On peut aussi regretter profondément que cet Alexis, dont rien ne nous montre la trempe d'âme, se trouve tout d'un coup, après des aventures peu édifiantes et le contact avec un mystique maniaque, avoir la vocation, devenir prêtre et missionnaire. Il semble que, pour M. de Lacretelle, les pensées religieuses soient les dérivations d'autres tendances refoulées; des critiques laïques, au nom de la simple vérité, se sont eux-mêmes scandalisés de cette vocation que rien ne prépare. On sent aussi que, pour lui, il est assez normal qu'on se laisse aller à l'appel des sens, et cela suffit à caractériser l'esprit dont nous parlions. Le tableau final des « Fiançailles » le poétise à merveille : « Au moment où les bœufs tournaient, le soc relevé, un rayon de lumière frappa l'acier, et l'homme parut diriger un char de feu. Lise s'était arrêtée pour se reposer et s'appuyait contre un grand frêne dont l'écorce était douce à ses mains. L'arbre n'avait plus de feuilles, mais à ses rameaux restaient encore attachées des grappes de graines qui s'agitaient faiblement. Tout d'un coup les doigts de la jeune fille se crispèrent sur l'écorce; elle crut qu'elle allait succomber d'étonnement. Elle avait senti remuer son enfant ».

II. *Immoralisme et expérience érotique.*

Mais l'immoralisme, l'autonomie absolue de l'individu, amène avec lui l'érotisme ou désir habituel des choses de la chair; plus exactement, la recherche de l'attrait physique éprouvé pour une personne, en relation plus ou moins étroite avec un plaisir sexuel actuel ou futur. L'érotisme n'est donc pas l'amour, même sexuel, ni la jouissance charnelle, mais c'est le goût d'aimer pour l'espèce d'exaltation physique qui l'accompagne. Il est naturellement susceptible de degrés dans les faits comme dans la littérature.

Il y a la frénésie qui relève plus du médecin que du confesseur. Il existe dans la littérature des peintures tellement obscènes ou des provocations tellement directes qu'elles sont normalement, pour n'importe qui, la source de graves tentations; elles sont ipso facto proscrites par la morale chrétienne et tombent évidemment sous le coup du canon 1399, 9° : le bien fondé de cette sévérité est plus clair que le jour et l'on doit plaindre ceux qui ne le verraient pas. Mais l'instinct sexuel est susceptible de degrés en nombre indéfini. La psychologie expérimentale essaie de déterminer toutes ses formes et les déséquilibres que peut produire leur refoulement. Toutes ces études ont été entreprises par des psychiâtres et des neurologues; aucune d'elles ne peut laisser indifférent le prêtre directeur ou éducateur; à condition toutefois qu'elles n'affirment pas au-delà de ce qui est prouvé et qu'elles ne présentent pas l'attrait sexuel comme nécessaire et irrésistible chez un individu normal.

Tout cela, cependant, est hors du sujet de cet article; ce que l'on voudrait, c'est montrer, très sommairement mais suffisamment, que la philosophie de l'immoralisme, aussi bien que la technique actuelle du roman d'analyse appellent la mise en relief, au premier plan de la conscience, de l'impulsion érotique et surtout montrer quelques exemples concrets de cet « esprit d'expérience érotique ».

L'immoralisme ne peut admettre la morale commune, pré-

cisément parce qu'elle contrarie les impulsions naturelles : la nature est pour elle-même sa règle et rien ne la peut contredire. Gide ne pouvait pas croire que jamais il pût y avoir péché à se satisfaire; Montherlant, voulant obliger la Sainte Église à lui passer ses fantaisies, dit : « Les désirs de ces actes, insatisfaits, empoisonneraient ma vie entière; au lieu qu'en les accomplissant, je les tire de moi et je reste pur » (*Nouvelle Revue Française*, 116, p. 759).

Se fondant sur le même principe, M. Joseph KESSEL (auteur russe, qui fait en France une brillante carrière dans le journalisme mondain) a écrit un recueil de nouvelles intitulé « *Les Cœurs purs* ». Ne nous trompons pas : il s'agit de passions violentes et non combattues qui prennent l'individu tout entier. Celle de Mary de Cork, la rebelle irlandaise, qui, par fanatisme, envoie son mari dans une embuscade où il doit trouver la mort, et utilise son fils, encore bambin, comme complice. Celle du capitaine Sogoub, vétéran des armées russes et des bandes de Wrangel, qui a pris l'habitude des exhibitions obscènes, et, scrupuleux sur tout le reste, s'est fait du vice un besoin. Celle de Makhno et de sa juive, où l'amour sensuel le plus exubérant succède à la violence la plus cruelle et à la bravoure la plus froide. L'auteur nous explique son idée par les lignes suivantes : « Elle (notre époque) a, chez beaucoup d'hommes, libéré les instincts, quels qu'ils soient, du plus noble au plus vil. Et un instinct, s'il est net de tout alliage, a toujours quelque chose de fort, de vierge qui force l'admiration. Il y a en lui cette pureté des animaux et des plantes que ne peuvent acquérir nos sentiments les plus raffinés. Les cœurs instinctifs sont purs sans qu'intervienne aucune notion morale, purs à la manière d'un vin, d'une pierre ou d'un poison, purs par leur violence et par leur intégrité ». Tout le monde sait qu'à en juger ainsi le penchant érotique est ce qu'on pourra trouver dans l'homme de plus pur, parce que c'est le plus naturel et le plus violent.

Rien ne servirait d'exagérer en disant que tout roman moderne postule l'érotisme; il y a encore, grâce à Dieu, de la

littérature d'imagination où l'auteur raconte pour nous entraîner avec lui avec une allure endiablée dans les péripéties de son récit. Pour de tels écrivains, l'amour a le caractère de condiment servant à rendre plus capiteuses des aventures qui pourraient à la rigueur s'en passer. Il devient, au contraire, par la force des choses, la matière principale du roman d'analyse. Celui-ci veut nous représenter le moi dans son bouillonnement superficiel, rendre l'agitation profonde perceptible à la conscience claire; il recherche le plus grand nombre possible d'impulsions de tout l'être pour les verser toutes vivantes, on pourrait dire fumantes encore, devant le lecteur; or la tendance sexuelle est par excellence le feu qui couve toujours et peut, pour un rien, se transformer en violent incendie.

Le but à atteindre commande la méthode à employer. Le roman d'analyse ne cherchera plus l'amour romanesque aux déclamations lyriques, aux péripéties invraisemblables, qui occupent davantage l'esprit et l'imagination que la sensibilité. Plus d'étalages cyniques sous des prétextes scientifiques, en arguant de la liberté de l'art, comme dans le naturalisme; la résonnance en peut être violente comme le tonnerre, elle est aussi courte et aussi superficielle que lui. Il faut prendre l'homme tout entier pour le faire vibrer en harmonie avec ce qu'on lui présente; le révéler d'abord à lui même, avec sa lubricité inavouée et ses complaisances malsaines couvertes des plus beaux prétextes, transformer le péché en un intellectualisme supérieur; ensorceler l'esprit par tant d'art et de vérité psychologique, qu'on n'aperçoive pas le mal tout d'abord, et qu'on soit porté à continuer sa lecture quand on l'aura vu. Autrement dit, mettre l'érotisme à la portée de tous et donner envie d'y goûter.

On le comprend, la gamme de tous les ouvrages parlant d'une façon dangereuse de l'amour défendu serait indéfinie, et le détail en serait tout à fait déplacé, même dans cet article. Uniquement quelques points de repère nécessaires.

D'abord les romans où de nombreuses descriptions obscènes sont unies à l'immoralité totale des principes et à la violence des

sentiments. Quelque nom qu'on leur donne, ils tombent sous le coup de l'index et aucun chrétien ne pourra s'en permettre la lecture qu'avec les autorisations requises, et seulement pour des raisons d'absolue nécessité, professionnelle ou morale.

On pourra comprendre de quoi il s'agit en lisant dans la *Revue des Lectures* la recension des *Bacchantes*, livre publié en 1931, par M. Léon Daudet, qu'un critique louait d'y avoir retrouvé la violence animale de l'amour. L'idée foncière est la nécessité de la débauche au plein épanouissement du génie. L'histoire, celle d'un prestigieux savant, qui, pour favoriser son inspiration en vue de découvertes retentissantes, n'a rien trouvé de mieux, avec l'aide de quelques amies complaisantes, que de reconstituer chez lui les mystères antiques dans leur érotisme morbide. Le livre est « une suite d'évocations sensuelles et sexuelles qui constituent un amas d'obscénités, un outrage aux bonnes mœurs » (*Revue des Lectures*, 1931, p. 1435) (1).

Après les obscénités proprement dites, tous les romans de mœurs légères et de situations osées, dont la lecture

(1) Mme Colette ou Colette Willy, qui ne doit nullement être confondue avec Colette Yver (romancière catholique dont l'œuvre est d'une tenue morale à peu près irréprochable), a été élue à l'Académie Royale de Belgique en remplacement de la Comtesse de Noailles. Elle méritait, du point de vue littéraire, la dignité et la succession qui lui échoit

Remarquable observatrice de ce qu'elle voit et entend, elle excelle, plus que personne, à explorer toutes les complexités du cœur humain en matière sentimentale; elle a, en outre, un don extraordinaire pour l'expression précise, harmonieuse et imagée de ce qu'elle veut exprimer, qui la met en bonne place, sinon au tout premier rang des stylistes français.

Du point de vue moral et religieux, cependant, son œuvre mérite les plus sérieuses critiques à cause de son *amoralité parfois cynique* et de son *paganisme complet*, beaucoup plus que par les obscénités qu'on peut y trouver, mais qui ne sont pas dominantes au point qu'on doive la placer dans la catégorie précédente. Le *Répertoire* du Père Sagehomme ne considère pas tous ses livres comme mauvais. « *Deux Cousines* » est lisible pour tout le monde, et « *Histoires pour Bel Gazou* » peut être donné aux jeunes gens formés. Elle ne tient pas à représenter le mal, mais pour elle, le mal n'existe pas, la débauche, même crapuleuse, est aussi normale que l'apaisement de la faim ou de la soif; elle nous montre la perversion morale avec autant de complaisance que s'il s'agissait d'un spectacle poétique; des sentiments

n'entraîne pas nécessairement le péché grave mais remplit l'esprit d'images et de sentiments contradictoires avec la morale chrétienne; véritable potentiel de sensualité qui peut passer inaperçu à la première lecture et revenir ensuite inopinément à la surface, démesurément amplifié, emportant avec lui l'imagination et la sensibilité désemparées.

« *Absence* » de Marc CHADOURNE (Paris. Plon, 1933) est dédié à Joseph Kessel « un nom qui, à lui seul, rallie et symbolise les cœurs purs et les êtres vrais ». La thèse en est très simple : c'est la présence qui nourrit l'amour en lui apportant l'aliment plaisir dont il a besoin, et surtout elle empêche les craintes et les jalousies folles que provoque l'absence. Juste Haudouard a une maîtresse qui lui est dévouée, Anne Langle, avec laquelle il vit comme s'il était marié; mais ni l'un ni l'autre n'ont voulu du lien conjugal, jugeant que rien ne manquait à la plénitude de leur amour et voulant lui donner plus de prix en refusant d'enchaîner leur liberté. Mais, sûrs l'un de l'autre, ils décident une séparation; Juste ira passer trois mois au Mexique où l'ont invité les Mac-Hudson, des amis connus durant un voyage aux Samoa.

religieux, il semble qu'elle n'ait rien compris. Elle ne recule devant aucune crudité mais n'insiste pas; tant toute chose en cet ordre lui semble naturelle.

« *Chéri* », par exemple, nous fait pénétrer dans le monde spécial des femmes richement entretenues, de leurs enfants et de leurs amours. L'une d'entre elles, Léa, est la maîtresse du jeune Fred Peloux, ou Chéri, qui pourrait être son fils puisque Mme Peloux, qui autorise leur liaison, est sa contemporaine et sa rivale de galanterie. Chéri, qui unit des grâces féminines à la crapulerie que comportent sa naissance et son éducation, est marié un peu malgré lui à Edmée, fille de Marie Laure, troisième comparse de légèreté. L'intimité ne peut se faire entre la jeune femme trop sincère et trop simple et le mari que dévore la nostalgie de ses débauches précédentes et des tendresses raffinées de Léa. Il revient à cette dernière et c'est elle qui, par bon sens et honnêteté, le renvoie finalement à son devoir.

Une telle intrigue comporte nécessairement plus d'une scène fort leste, mais on ne peut dire qu'elles soient vraiment provocantes. Le danger le plus fort serait plutôt, comme pour l'ensemble de l'œuvre de Colette, dans le caractère quasi normal que prend sous sa plume la plus flagrante immoralité. Chéri est d'une perversité si jolie qu'on le contemple avec plaisir comme un agréable bibelot; Léa, si honnête femme et d'une telle sollicitude pour lui; leur liaison semble presque l'intimité d'une mère avec son fils.

Pendant tout le temps de son séjour dans ce pays, où les nerfs sont fouettés par la lumière, les couleurs et l'exubérance des habitants, le pauvre amant a le cœur désemparé, tenaillé par la jalousie et les craintes à propos d'Anne, sans cesse en butte aux avances de Lupé, l'épouse de Mac Hudson. D'origine indienne, celle-ci ne prend pas l'amour pour un divertissement mais y met toute sa passion, tantôt furieuse contre la maîtresse absente, tantôt d'une langueur attendrie qui l'emporte un instant sur la volonté défaillante de Juste. Lui essaye bien de garder avec Paris un contact aussi continu que possible et d'opposer aux charmes présents de la Mexicaine l'image idéale de la Française qui lui est chère; hélas! les radios sont intermittents, insuffisants à rassurer complètement, provoquant même par leurs réticences des jalousies nouvelles. Ceux qu'il envoie ne sont guère mieux compris et exaspèrent Anne, qui rompt définitivement avec lui et s'engage avec un maestro de soixante ans, bellâtre et prétentieux, qui a su la circonvenir.

Quand Juste, repentant de s'être prêté aux avances de Lupé, veut la fuir et achever seul son séjour au Mexique, il apprend l'irréparable; désespéré de la chute de cet amour qui faisait toute sa vie, et voulant en quelque manière châtier l'infidèle, il essaye de s'empoisonner avec du luminal et n'en réchappe que par miracle. Arrivé à Paris, il se console en apprenant la bassesse d'âme de celle qu'il avait mise si haut; le roman s'achève par la constatation que tout amour charnel est éphémère, et par la prévision d'un départ plus ou moins lointain pour... une nouvelle expérience amoureuse.

Cette exaltation de Juste, à laquelle le lecteur participe : ivresse de la lumière, de couleurs, de sensations inattendues, amour douloureux au fond du cœur, promptitude à saisir toutes les jouissances sensuelles, tout spécialement les provocations de Lupé... il est fort difficile de goûter tout cela durant trois cents pages, en gardant la volonté parfaitement saine ou sans en rapporter pour l'avenir l'une ou l'autre impulsion vers le mal.

Même sans aucune image défendue ni situation troublante, ce qui pourrait inciter un lecteur superficiel à le juger inoffensif,

un roman peut être souverainement dangereux si, de sa lecture se dégage, en même temps qu'une satisfaction esthétique, l'impression que l'amour défendu est nécessaire ou du moins souverainement désirable. L'imagination se taira peut-être; la sensibilité parlera par cette complaisance intime pour le mal qui est déjà, à l'état naissant, le frémissement du désir. Cette impression peut naître de la volonté de prouver une thèse de psychologie; ou simplement, chez un auteur catholique, du caractère trop expansif ou trop sensuel qu'il donne aux effusions de ses héros.

M. Edmond JALOUX, durant sa jeunesse disciple et admirateur de Gide, a en partie abjuré ses premières idoles, puisqu'il prêche l'ordre et le conformisme, — ce qui le fait parfois lire par les catholiques — mais il n'en est pas encore venu au dogme et à la morale chrétienne; ses feuilletons des *Nouvelles Littéraires* et ses derniers romans « *La Paix du Septième Jour* » ou « *La Chute d'Icare* », le prouvent surabondamment.

Psychologue consommé et styliste appliqué, il est encore philosophe et poète, essayant de faire résonner à travers toute son œuvre des grands thèmes généraux de pensée; surtout, nous dit-il lui-même (*Sept*, N° 59, p. 8), celui de l'inachèvement, de la recherche perpétuelle d'un bonheur parfait; d'où l'impression de nostalgie, de tristesse vague mais saisissante qui transpire de son œuvre. Le malheur est que l'envers du décor semble inexistant pour cette intelligence si déliée, que cette course au bonheur n'a d'autre objectif que la jouissance terrestre, et spécialement celle de l'amour. Il l'évoque de façon si vive et la détaille de manière si complète que, même quand il veut nous en montrer les dangers, la description de la passion demeure seule dans l'esprit.

Quelques exemples seulement, concrétisant des impressions de lecture. « *Les Profondeurs de la Mer* », qui firent grande impression lors de leur publication dans la *Revue des deux Mondes* nous racontent l'envoûtement progressif d'une Anglaise, toute de primesaut et pleine d'honnêteté,

par Claude Lothaire, le type du héros de Jaloux : avide de sentir, de changer, de passer de la réalité stable au mirage enchanté que lui montre son rêve. Trois femmes ont été successivement conquises par lui : sa première femme Claire qu'il a trompée et abandonnée pour la seconde, Huguette; dont il finit vite par se désintéresser, la trouvant trop douce, trop calme, trop peu vibrante pour une sensibilité comme la sienne; et Jeanne Issaura, interprète d'une de ses œuvres, à qui il s'est intéressé plus qu'il n'aurait dû, et dont il ne peut se débarrasser. Sur ces entrefaites, il rencontre Gwendolyn Grove dont la candeur pleine de jeunesse semble promettre un aliment nouveau à son perpétuel besoin de sentir. Pendant les deux tiers de ce long roman, nous assistons au développement de leur sentiment qui ne prend conscience de sa nature que quatre jours avant la mort de Gwendolyn, emportée dans une tempête durant une promenade en mer avec son mari. Peu de temps après, Jeanne Issaura se suicide, désespérée de l'insensibilité de son idole qui sent à peine un remords de conscience. Au bout d'un an, un pèlerinage sur le tombeau de la famille Grove, lui permet de faire un détour pour revoir le pays de son enfance et sa première femme. Cette entrevue, assez émouvante, permet d'opposer deux conceptions de la vie : la certitude des compensations de l'au-delà, du christianisme auquel Claire est revenue; la soumission aux lois de la nature qui rend tout bonheur instable, à laquelle Claude s'est finalement résigné.

Par malheur, avant d'en arriver à cette conclusion relativement édifiante, le lecteur a dû subir des centaines de pages, où, en détaillant la passion de Lothaire, avec ses exigences et ses instabilités, on exaltait en lui le besoin de sentir comme le héros du roman, et on lui représentait la recherche des émotions de ce genre comme la plus décevante mais la plus capiteuse expérience.

« *L'Éventail de Crêpe* », paru en 1911 et réédité en 1924 est une histoire du Paris mondain d'avant la guerre. Malgré la banalité du décor de pierreries, de soies précieuses, et d'habits

de soirées, malgré le caractère trop uniformément insipide de ces caquets de salons; un vrai drame intime se joue, sans que la marche extérieure de la société en soit le moins du monde bouleversée, dans les sensibilités des deux protagonistes, Marthe Hérouin et Édouard du Puget. Amis d'enfance, mais qui, dans leur sympathie mutuelle un peu superficielle, se sont trop bien connus pour se comprendre vraiment avant la fin du roman. Elle, mal mariée à un mari ivrogne et brutal par des parents dans le besoin, et dans ses malheurs gardant toute sa dignité mais cherchant la sympathie consolatrice de son vieil ami. Lui, à trente-cinq ans, n'ayant eu dans sa vie que des femmes « les aimées et les inconnues, les vivantes et les mortes, les oubliées et les présentes, celles qui passent et celles qui demeurent... », ayant tout fait céder à cette tendresse invariable, frémissante, toujours prête à se poser sur un être et toujours prête à s'envoler ailleurs; d'un mot, s'étant beaucoup prodigué, mais n'ayant véritablement aimé nulle part. Tout d'abord, il se fait en toute bonne foi le protecteur de Marthe Hérouin et lui offre son amitié qu'il croit platonique. Bientôt l'attachement, qui ne se présentera de façon nette comme de l'amour que vers la fin, devient de plus en plus trouble. Du Puget continue le jeu et en même temps, par besoin de sentir, émeut tellement une jeune fille qu'il doit se laisser fiancer avec elle. Sur ces entrefaites, Marthe excédée des goujateries de son mari, vient en pleine nuit, en toilette de bal, se refugier chez son ami, dans la demeure de qui elle reste quelques jours. On devine l'exaltation des sentiments de celui-ci qui, cependant, n'ose la toucher mais lui déclare son amour. Quelques jours après la rentrée de Marthe au domicile conjugal, elle apprend, officiellement, les fiançailles de son ami, devient furieuse, et lui déclare qu'elle l'a toujours aimé et qu'il est bien sot de ne s'en être jamais aperçu. Ils se donnent leur premier baiser en aparté, durant une soirée donnée pour célébrer les fiançailles de du Puget. Marthe, toute affolée, attrape en rentrant chez elle la congestion pulmonaire dont elle mourra peu de jours après. Pendant tout le temps, Édouard la

soigne pieusement, recueillant avidement les derniers souffles et les derniers mouvements de cette vie qui avait été si longtemps la raison de la sienne. De l'amour avoué pendant de courts moments, mais dans tout le reste du volume un sentiment exalté dépassant de beaucoup les limites du permis, le goût de sentir et le désir d'aimer, se déguisant toujours sous les accessoires de la vie mondaine; avec pas mal de romanesque et d'invraisemblance mais aussi des notations si simples et si vraies qu'on participe au drame et à la passion; cela laissera nécessairement une impression trouble, le goût de l'expérience érotique.

Ce désir de l'émotion sensuelle qui constitue l'intérêt malsain du roman (il n'y en a guère d'autre dans le roman contemporain) on le peut retrouver, non seulement dans les ouvrages du genre de ceux qu'on a signalés, mais même sous des plumes catholiques, dès qu'un auteur, oubliant que le feu de sa nature propage l'incendie, et, avant de purifier, brûle souvent plus qu'on ne le désirerait, met en scène sans atténuation un amour trop violent.

De nombreux romans de Bourget, en dépit des desseins apologétiques de leur auteur, doivent, à cause des tableaux qu'ils renferment, être réservés aux lecteurs avertis. M. Henry Bordeaux est un catholique, croyant et pratiquant, Dans une œuvre déjà abondante (plus de 30 volumes publiés par la seule librairie Plon jusqu'à 1932), aimée du public malgré parfois un style un peu lourd et une composition artificielle, il a défendu les thèses les plus saines sur la nation, la famille et même l'amour. Malheureusement, sur ce dernier point, les deux romans qu'il a composés ne peuvent guère être mis entre les mains de ceux auxquels ils se trouvent spécialement destinés.

« *La Chartreuse du Reposoir* » et « *Sibylle* » sont faits pour montrer les ruines morales et physiques que peut accumuler la passion non soumise et les sacrifices que le véritable amour peut imposer au désir charnel. Henry Rambert est envoûté par une maîtresse cynique d'immoralité et de violence, qui le blesse, le déshonore et le force à rompre des fiançailles avec une jeune

fille qu'il aime. Il ne peut, malgré son aversion, se déprendre de l'habitude du mal, et finit, mortellement écœuré de lui-même, par se suicider après une dernière nuit d'amour. Sibylle est une grande dame de la cour de Napoléon III; parfaitement fidèle à son mari et mère de plusieurs enfants, elle a réussi à inspirer à de Mièges, gentilhomme savoyard, déjà mûr mais de belle allure, un amour irrésistible, venant après d'autres moins nobles dont on ne nous épargne pas le détail. Elle-même n'y est pas insensible, mais, sentant toute sa faiblesse, elle exige l'éloignement du soupirant et n'accepte de le revoir qu'une fois, au début de la guerre de 1870, lorsqu'il est sur le point de partir avec un bataillon de mobiles. A ce moment, elle-même se sent faiblir et s'abandonne un instant, mais, lui, refuse de profiter de ses avantages et la repousse.

Sujet digne de Corneille et qui prétend montrer que l'amour « étant une passion en désir », doit s'épurer sans cesse et ne s'arrêter qu'en Dieu. Le précédent voulait nous convaincre, à la suite de Pascal, que ceux qui mettent leur bien dans le plaisir charnel s'en soûlent et en meurent. L'impression qu'on retirera sera diamétralement opposée à la leçon abstraite et elle risquera beaucoup de l'emporter sur elle. Les dangers de la passion, les exigences profondes de l'amour, autant de notions abstraites qu'il est louable à un écrivain de vouloir inculquer au lecteur, mais comme toutes les notions abstraites, elles ne sont perceptibles que réalisées dans le concret : à travers l'emprise de Madame du Laury sur le faible Rambert, — autrement dit le péché volontaire lucidement consenti —, ou bien l'amour mutuel, passablement sensuel, entre Sibylle et de Mièges. Le concret entre d'abord dans l'esprit et s'y imprime d'autant plus profondément que la sensibilité l'y appelle. Dans le cas présent, l'âme et le cœur risquent très fort de se souiller pour obtenir de façon assez incertaine la leçon qu'on veut leur donner.

On voudra bien nous excuser de ne pas prolonger cette enquête au delà de ce que permettent des lectures forcément

restreintes; mais les notations qu'on vient de lire, surtout si on les unit à celles des articles précédents, permettront au lecteur de se faire une idée de « l'esprit d'expérience érotique » et d'en retrouver les infiltrations dans une bonne partie de la production contemporaine.

Gide et Proust d'une part, et de l'autre, Alban de Bricoule, Philippe Marcenat, Denise Herpain, Alvère Gourdon... et tant d'autres, comme autant d'échos affaiblis, paraissent faire retentir des variations sur un air connu : mépris de toutes les conventions et de toutes les morales extérieures à la conscience vivante de chacun... culte de l'inquiétude, de la vibration sensible et sensuelle, transposition de toutes les émotions dans le mode sexuel... Sans doute on ne trouvera jamais, tous ensemble, ces traits aussi nettement appuyés; certains même prendront des airs de noblesse et l'on parlera d'autonomie de la personne, d'efficience, de vie dangereuse. Même dans les passages très suspects, un principe mauvais sousjacent à toute l'intrigue pourra passer inaperçu au lecteur pressé d'arriver à la fin; mais celui qui réfléchit et analyse ses impressions, devra convenir que, souvent, l'intérêt qu'il ressent a des résonances inavouables, contradictoires avec l'esprit de l'Évangile, et ceux qui prétendent rester insensibles sont souvent bien à plaindre car le poison a déjà fait son œuvre.

Florennes, FR. PAPILLON, S. I.